



Extrait du micropolitiques des groupes

<http://micropolitiques.collectifs.net/Fantomes>

Fantômes

- entrées -

Date de mise en ligne : mercredi 7 novembre 2007

micropolitiques des groupes

Il y a des images, des sonorités, des styles, des phonétiques, des coupures ou des distinctions qui collent à la peau. Des événements passés continuent de nous habiter, de vivre en nous sous certaines modalités. Tantôt ces modalités sont ouvertes et modifient nos rapports réciproques, au gré des rencontres et des situations. Tantôt elles cherchent à « repasser le disque », à calquer le présent sur ce qui s'est passé. Tantôt encore elles créent des bifurcations ambivalentes, faites de mouvements violents qui nous poussent à inventer de nouveaux énoncés, à créer de nouveaux styles... tout en charriant avec elles des peurs, des fermetures, des sectarismes.

Selon les courants de pensée, on apposera un nom différent pour désigner ce phénomène. Nous, nous parlerons des « fantômes » qui peuplent les groupes, certaines utiliseront le terme d'ombre, d'autres encore celui d'imaginaire collectif. Félix Guattari, dans un texte des années soixante [1], utilise le terme de fantasme. Il le renvoie à des univers collectifs, sociaux et historiques, et en distingue deux types : le fantasme de groupe et le fantasme transitionnel. Le premier renvoie à des événements, historiques (1968 par exemple) ou produits par le groupe, qui figent celui-ci dans des énoncés stéréotypés, dans des attitudes et des modes d'organisation établis une fois pour toutes et dépendant d'une loi extérieure au groupe : « De tout temps, on s'est organisé comme cela. » Le second, le fantasme transitionnel, est lié à la plasticité du groupe dans ses rapports aux divers éléments produits par les événements. Le groupe joue avec eux plutôt que d'en être le jouet. Il les confronte au dehors, à l'environnement, les ajuste et les modifie. Et, loin d'être exclusifs, ces deux types de fantasme peuvent agir simultanément selon les moments et les circonstances.

Ce qui nous intéresse ici, c'est de pointer les rapports entre le groupe et ses fantômes : quels sont les liens entre les multiples événements (politiques, sociaux, psychiques...) que nous avons traversés, qui nous ont ébranlées, qui ont construit en même temps des contingences singulières (langages, mimiques, rôles, styles d'organisation...), et les manières dont ils s'invitent au quotidien dans nos démarches collectives ?

Précisons. Ces événements sont de tout type et ils marquent une rupture dans un processus. La révolution de 1936 en Espagne, la prise de La Havane en 1959, Mai 68 ou la sortie des Zapatistes en 1994 en sont quatre exemples. Mais ils relèvent également de cette vie interne propre à chaque groupe : l'âge d'or de l'association, les premiers « succès publics », la première grande crise...

Ces événements ne sont pas de simples pages d'histoire que l'on tourne et que l'on referme. Ils développent des vibrations à ondes longues et de différentes natures. Certaines d'entre elles témoignent d'une force de rupture (par rapport à l'esclavage dans la révolution haïtienne, ou à l'exploitation à travers la révolution d'octobre 1917...) et d'une force de création de nouveaux rapports avec la vie, la sexualité, l'organisation, la culture, le travail...

L'échec partiel des révolutions ou des plus petites révoltes n'enlève rien à l'affaire. Les potentialités ouvertes à travers ces événements continuent à insister en nous : « Il y a eu beaucoup d'agitation, de gesticulations, de paroles, de bêtise, d'illusions en 68, mais ce n'est pas ce qui compte. Ce qui compte, c'est que ce fut un phénomène de voyance, comme si une société voyait tout à coup ce qu'elle contenait d'intolérable et voyait aussi la possibilité d'autre chose. C'est un phénomène collectif sous la forme : "du possible, sinon j'étouffe..." [2] »

Ces vibrations produisent également un style, par exemple celui du métallico, très prégnant dans certaines régions au passé ouvrier, ou, dans d'autres milieux, de l'intello baba et pacifiste ou encore de l'anar. Ces événements renvoient aussi à des mots d'ordre : « Pour un large front populaire » (1936) « Tout, tout de suite et

gratuitement » (1968), « L'usine est à nous » (années soixante-dix), « Do it Yourself » (années quatre-vingts). Ils se caractérisent par des ritournelles (une musique, une manière d'être ensemble, une figure...), une façon de poser les problèmes et d'y répondre (centralisme démocratique, « obéir en commandant »). Le tout nous a également légué des cicatrices, des divisions, des traîtrises, que nous pouvons aussi reproduire une, deux, voire trois générations plus tard.

Le point de vue que nous prenons dans ce texte est d'énoncer une des pentes empruntées par les groupes : là où la charge explosive de l'événement et ce qu'il ouvre comme nouvelles possibilités de déplier et d'expérimenter se transforme en autant de petites vérités, de mimiques sur soi et sur le monde. Notre problème est donc de nous interroger sur un des rapports existant entre les événements passés (récents comme lointains) et notre actualité et de saisir sous quelles formes, aujourd'hui, nous les prolongeons.

Déplions cette question autour de deux aspects : ce qui est lié aux événements historiques et ce qui est en rapport à des événements produits directement par le groupe.

1903. Deuxième congrès du parti ouvrier social-démocrate de Russie. Un objectif rallie la cinquantaine de délégués présents : fonder un parti organisé, uni, avec un programme révolutionnaire clair. Au lieu du résultat escompté, des propositions se font face et se braquent sur deux mots, celui de participation personnelle dans l'organisation du parti, thèse soutenue par Lénine, et celui de concours personnel prêté au parti, défendu par Martov.

Ces mots font signe d'une tension entre une conception du parti relativement ouverte chez Martov et celle d'une organisation plus restreinte et plus fermée défendue par Lénine : « Le débat s'envenima jusqu'à l'éclatement de la social-démocratie russe. Sans doute, comme le reconnaît Trotski, des considérations sentimentales jouèrent-elles un certain rôle, de même que l'atmosphère dans laquelle se déroulèrent les débats ; il reste cependant que la rupture entre deux hommes - Lénine et Martov - qui étaient jusque-là des alliés politiques et des amis, la division entre deux fractions d'un parti furent liés à la nécessité d'une organisation d'avant-garde, c'est-à-dire à la conception élitiste du Parti. [3] » Ce congrès institue de nouvelles figures, telles que le militant ou le révolutionnaire permanent, le menchevik ou le bolchevik, et une manière de poser le problème de l'organisation, tel que celui de l'avant-garde et de son rapport avec les masses : sélectionner, conscientiser, encadrer.

Ces énoncés et distinctions en seraient restés là, en somme comme une querelle dans un groupe quelconque, s'ils ne s'étaient pas agencés avec l'événement de la révolution russe de 1917 [4].

De la période 1903-1917 reste une certaine attitude, un style « bolcho », une manière de concevoir la politique. Un mode de vie est né. Pendant des décennies et même jusqu'à aujourd'hui, il va propulser dans le champ de la militance une forme de subjectivité : « Je suis persuadé que des phonéticiens, des phonologues, des sémanticiens parviendraient à faire remonter jusqu'à cet événement (1903-1917) la cristallisation de certains traits linguistiques, de certaines façons - toujours les mêmes - de marteler des formules stéréotypées, quelque soit leur langue d'emprunt. [...] Elle [cette subjectivité militante] a créé également un champ d'inertie qui devait gravement limiter la capacité d'ouverture de militants révolutionnaires formés à cette école, les justifiant dans une complaisance aveugle à l'égard des mots d'ordre à l'emporte-pièce, et menant la plupart d'entre eux à méconnaître la fonction du désir : pour eux-mêmes d'abord dans le procès de leur propre bureaucratie ; pour les masses ensuite, à l'égard desquelles ils développent une attitude de domination et de mépris, cet amour haineux du militant qui sait tout a priori et qui refuse systématiquement d'entendre autre chose que la ligne. [5] »

Il ne s'agit pas pour nous de nous plonger dans le détail de ces événements ni de les réduire à cette courte histoire. Notre propos vise à faire sentir une idée : les différents événements (1936 en Espagne, 1968 en France, 1999 à Seattle...) qui ont marqué et fabriqué la « gauche » continuent de construire les subjectivités militantes d'aujourd'hui et leurs effets continuent d'activer et/ou de figer nombre de pratiques collectives -actuelles.

Une histoire n'est pas l'autre

L'autre aspect de notre questionnement concerne la construction du groupe dans son rapport aux événements qui le constituent. On ne parlera plus ici de l'âge d'or des grandes luttes mais de celles qui sont directement inhérentes à l'histoire du groupe.

Fragments d'une histoire de groupe

Éric : « Tu te rappelles du moment où tout s'agençait rapidement, les actions que l'on menait. On était pris dedans 24 heures sur 24. Et l'ambiance qui régnait, le sentiment intense de receler en nous et de déceler à travers le collectif les potentiels qui permettaient de mettre en branle "d'autres possibles", de secouer les ritournelles du fatalisme politique ambiant. »

Olga : « Mais ce rythme, cette vitesse folle dans laquelle nous étions, ont écrasé beaucoup de choses sur leur passage. On était soit dans le coup, soit hors du coup. Peu d'alternatives. Et, plus généralement, cette intensité qui dura quelques temps a produit en elle-même un style, un mode de devenir collectif, des formes d'actions qui nous ont enfermés. Une fois que le "hasard" de cette rencontre collective s'est émoussé, nous avons eu énormément de difficultés à sortir de notre propre image. Et encore aujourd'hui, nous sommes traversés par cela. Regarde par exemple les nouveaux arrivants, ils singent, ils miment, ils reproduisent une forme d'esthétique qui fut la nôtre il y a cinq ans. »

Éric : « C'est bizarre, il y a comme un flux immanent, a-subjectif, qui circule dans ce projet. On est toujours raccordé à cette période chaude, même si aujourd'hui notre réalité a changé. »

Marc : « Oui. Et cela ne nous aide pas forcément. Enfin, il y a les deux à la fois : d'un côté, nous y puisons une certaine force, une confiance en nous, et de l'autre, nous sommes figés dans un certain nombre de rôles, d'habitudes, de peurs que nous continuons à vivre et sans doute à transmettre. »

Éric : « D'ailleurs, ces deux aspects ont chacun leur couleur singulière. À table, dans un bistro, on parle de cela sous la forme de la "grande et belle époque". Mais quand on cause de celle-ci à partir des blessures, des fêlures silencieuses qu'elle a également produites, les lieux de paroles changent, les personnes et le ton aussi. » Olga : « C'est toute l'ambiguïté de ces événements. Il nous faudrait revenir un jour collectivement sur cette histoire, peut-être que cela allégerait notre présent et nous permettrait de fabriquer de nouvelles attitudes, de nouvelles créations... »

D'une prise à l'autre

Comment les événements nous travaillent-ils et comment nous y rapportons-nous ? Félix Guattari, dans la distinction qu'il opère entre les deux types de fantasmes cités ci-dessus, parle de deux types de groupes. L'un se voit qualifié d'assujetti : il construit son présent à partir d'un passé élevé au rang de référence ; après cet événement, il ne s'est plus rien passé. Pour ce premier type de groupe, l'important aujourd'hui est de reproduire, de calquer, d'appliquer cette histoire sur le présent. Toute déviation de cette ligne historique sera perçue comme déviationniste, révisionniste. Que cela soit en interne, avec une organisation figée et segmentée, ou dans son rapport à l'extérieur, fermé et légèrement paranoïaque, le groupe assujetti, sûr de sa vérité, se vit comme unique et éternel.

L'autre type de groupe, que Guattari appelle groupe sujet, opère un processus de singularisation en relation directe avec ce qui l'entoure, nourri par lui tout en le nourrissant. Il se crée les moyens d'une double élucidation sur soi et sur son contexte. Il est articulé à un fantasme transitionnel, c'est-à-dire un fantasme inscrit dans une finitude et historiquement daté. Le « groupe sujet », à travers ses pratiques, affirme le caractère non maîtrisable et limité de ses vérités.

Les groupes « sujets » ou « assujettis » ne sont pas forcément deux groupes séparés mais peuvent constituer deux aspects d'un même groupe ou deux tendances, deux devenirs possibles. Un groupe « sujet » peut être traversé par des crises de paranoïa qui le referment sur lui même, expulsant en interne tout ce qui ne convient plus à la ligne et voulant se maintenir à tout prix. Inversement, « un parti autrefois révolutionnaire et maintenant plus ou moins assujetti à l'ordre dominant peut encore occuper aux yeux des masses la place laissée vide du sujet de l'histoire (la classe ouvrière), devenir comme malgré lui le porte-parole d'un discours qui n'est pas le sien, quitte à le trahir lorsque l'évolution du rapport de force entraîne un retour à la normale. [6] »

La dimension qui nous intéresse dans ces deux pôles possibles d'un seul et même groupe n'est pas tant de les opposer terme à terme mais plutôt de saisir comment ils s'entrecroisent en vue de commencer à démêler des fils.

Pour cela, il nous faut d'abord pouvoir repérer les fantômes qui circulent, ces forces étranges qui habitent les lieux de nos réunions, notre langage, nos habitudes collectives. Et leur accorder avec respect et reconnaissance la juste place qui leur revient, entre ces livres qui ont pour nous de l'importance : les bouquins d'histoire et les recettes de cuisine. Placés là, on les ouvrira, on les consultera, on les racontera, et surtout on les actualisera et on les transformera selon nos problèmes actuels.

Repérer ces diables de fantômes... plus facile à dire qu'à faire. En tout cas certains d'entre eux. Pour d'autres par contre, à ouvrir tant soit peu les yeux, nous n'aurions pas trop de peine à les débusquer. D'ailleurs, ils font souvent partie intégrante de l'humour ou des insultes mêmes du groupe ou d'un certain nombre de ritournelles, d'attitudes. Les nouveaux arrivants dans un groupe peuvent à ce sujet devenir des « révélateurs ». Et à double titre. « Entrant » dans une culture qui n'est pas la leur, ils sont bien placés pour être aux aguets de ces phénomènes étranges que sont les fantômes. Certains d'entre eux auront d'ailleurs tendance à reproduire d'une façon à ce point caricaturale les tics, les mots d'ordre, les attitudes créés à un moment donné dans l'histoire du groupe qu'ils les feront apparaître presque avec évidence. Le groupe peut se servir de cette opportunité qu'offrent les nouveaux venus pour prendre de la distance et questionner ses fixations, ses mots d'ordre, ses habitudes, ses règles et ses rôles implicites. À cette fin, le rôle actif de « naïf » pourrait leur être proposé : celui qui questionne les évidences, les allant-de-soi, les répétitions, les rituels et ritournelles (pourquoi c'est toujours lui qui s'assied là ? pourquoi ça ne commence jamais avant que lui n'ait pris la parole ?)

Les échos du « dehors » sont aussi instructifs. Souvent d'ailleurs, ils sont difficilement traduisibles pour ceux et celles du « dedans » : « On entend régulièrement les gens nous dire que nous sommes fermés. Cela veut dire quoi "fermé" ? Sans doute beaucoup de choses, le tout et son contraire. Il est vrai qu'à un moment de notre histoire, nous avons

été confrontés à des phénomènes de répression et de dénigrement qui ont créé chez nous un esprit de corps. Une manière pour nous, à cette période-là, de résister face aux attaques. On devait se serrer les coudes. Peut-être que ce mécanisme qui a été utile pour nous à ce moment-là a continué de nous habiter par la suite. Même si, pour l'instant, nous n'avons plus de raisons de craindre le même type de menaces. » Travailler à récolter les manières dont on est perçu, qualifié, « catalogué » par l'extérieur peut aussi être révélateur.

Le pari et l'intérêt de ces différentes modalités de repérage se situe là : d'un côté, percevoir les fils qui nous maintiennent attachés aux fantômes qui agissent en nous en vue de nous lier avec les forces de vie qu'ils nous procurent et, d'un autre côté, nous délier des forces qui nous étouffent, nous empêchent, nous séparent de ce dont nous sommes capables aujourd'hui.

>> Pour prolonger sur le rapport passé-présent, voir [Événement](#) et [Micro-politiques](#) ; sur une de ses actualisations possibles, lire [Problémer](#).

[1] F. Guattari, « Psychanalyse et Transversalité », éd. F. Maspéro, Paris, 1972

[2] G. Deleuze « Deux régimes de fous », éd. de Minuit, Paris, 2003, p.215

[3] M. Liebman, « Le Léninisme sous Lénine ; 1.La Conquête du Pouvoir », éd Seuil, Paris, 1973, p. 29

[4] « Il reste que, jusqu'à la veille de la révolution de 1917, l'organisation bolchevique demeura soumise à ses instances clandestines et aux règles conspiratives. Ce fut au sein d'un tel parti longtemps replié, et par la force des choses sur lui-même, coupé de son hinterland ouvrier, réduit souvent à un exil pesant, affaibli, divisé et dispersé, que se développèrent des tendances sectaires, appelées à marquer de leur sceau le destin du communisme ». Idem, Liebman, p. 62

[5] Idem, « Psychanalyse et Transversalité », p.189

[6] Idem, « Psychanalyse et Transversalité », p.6